

**Le Fram**  
revue littéraire semestrielle  
n° 16, printemps – été 2007

---

Serge Delaive *invite* \_\_\_\_\_ France De Beck  
Guillaume Rodien

Karel Logist *invite* \_\_\_\_\_ Alexis Alvarez Barbosa  
André Balthazar  
Frédéric Bourgeois  
Laurent Demoulin  
Damien Grosdent  
Joris Iven  
René Swennen

Carl Norac *invite* \_\_\_\_\_ Vasile Petre Fati

# **A n d r é   B a l t h a z a r**

---

## **Balivernes (extraits)**

Il avait un profil de médaille en chocolat exposée au soleil.

De temps en temps il sortait un miroir qu'il portait en poche, là où son père mettait une pochette fleurie, et il se regardait fondre, voyait ainsi s'écrouler, puis s'écouler les traits virils qui étaient les siens (il en était convaincu) dans les derniers mois de son adolescence.

◆

Il n'a rien à dire à ce gros galet à la peau lisse comme le genou d'un vieux bonze, bien assis sur un tas de feuilles au bord de son bureau. C'est à lui, le gros, à lui dire des choses, et il essaye de l'entendre.

Pas un murmure n'en sort et cependant une légère caresse semble occuper son silence. Immobilité à la fois solide et souple : pas d'angles. Tranquillité patiente tout intérieure. On lui prêterait des yeux qu'il les fermerait.

Une présence qui a le temps pour elle.

◆

À quatre-vingts mètres de haut, les grandes personnes paraissent bien petites, alors que curieusement les enfants conservent des dimensions qui sont presque celles de leur âge. Les chiens aussi.

◆

Il avait lu quelque part à propos de quelqu'un « *persona non grata* ». Le mot : « *grata* » le chatouilla plus qu'il n'était normal que ce fût.

Peau sensible.

Il y en avait de ces mots qui parlaient seuls hors limite de ses balisages familiers. Il était temps de se mettre à l'abri de ces agresseurs, l'oreille posée sur des lexiques plus familiers.

◆

Il ne veut plus entendre parler de rien et n'y arrive pas.

Il fait un pas hors du lit et déjà chantent des oiseaux qui causent. Il descend l'escalier, faisant craquer les marches comme pour un plaisir à-rebours, et écoute venu du bas un miaulement affamé.

Bruits bavards.

Une fermeture-éclair qui chante dans l'ombre d'une après-midi est un discours de trop.

Il perd ses oreilles et s'immobilisera dans des boules *quies*, si celles-ci n'étaient pas roses comme des bonbons pour la toux.

◆

Il n'était pas riche mais parlait haut, donnant aux mots qu'il lançait des sonorités de grosses pièces.

◆

Il n'écoute pas les paroles des autres ; il préfère les lire, écrites, sensible au style direct puisé jeune dans les œuvres de la Comtesse de Ségur. Cela simplifie les échanges, dit-il, et évite les bavardages futile.

Parfois, exercice qui lui donne un air d'inquisiteur tête, il lit les phrases qu'il ne veut pas entendre sur les lèvres de ses

interlocuteurs, sans être sûr d'être tout à fait fidèle à leur traduction car, myope, il sait qu'il n'est pas à l'abri d'un lapsus, tout disposé à sourire intérieurement.

◆

L'instant ténu — comme un murmure avant un vrombissement — quand l'eau qui chauffe s'émeut et frémit avant qu'elle ne bouille. Des pellicules de bouillonnements, en un certain désordre, sur une surface qui germe.

Frémir, un mot de cuisine qui chante bien mais à peine, à l'œil et à l'oreille. Une caresse.

Le beurre, ombre blonde, fond et avec quelques grimaces s'étend sur l'ombre sombre de la poêle. Bientôt un frétinement qui grésille, puis le tintamarre de la friture en chaleur.

◆

Il ne savait de lui que ce qu'on en avait dit, ce qu'on en disait. Et ce qu'on en avait dit, ce qu'on en disait, n'était pas très clair en lui : il se trouvait un peu mieux que ce qu'on croyait qu'il était. Sa conscience zigzagait, sans fatuité aucune, mais pleine d'interrogations secrètes : n'avait-il donc pas le nez aussi droit que celui auquel il avait si longtemps rêvé depuis un voyage à Florence ? n'avait-il pas vraiment lu tel livre dont il vantait l'épaisseur ? n'avait-il pas chanté très jeune et très juste dans une chorale laïque ?

Ses questions qu'il se posait et l'encombraient, restées sans réponse au fond de sa gorge, ne lui gonflaient pas le cou, qu'il trouvait même gracieux dans le grand miroir de sa garde-robe.

◆

Il n'aimait pas mourir ; il préférait s'éteindre.

◆

Il mange de tout un peu. Cela ne devrait intéresser grand monde et cependant son assiette, comme une pleine lune dans un ciel de nacre, éveille la curiosité de ceux qui l'entourent, étonnés de si peu de choses dans un tel espace.

Il avale quelques miettes et se tait, n'ayant pas à répondre à de simples regards.

Il se ressert d'un radis qu'il épluche, sensible à cette torsade rouge sur du blanc de Limoges. Boit un peu d'eau. S'essuie les lèvres d'une serviette qui ne lui entoure pas le cou.

Il est bien dans son assiette. Ils sont bien dans les leurs, ses voisins de table.

◆

Quand une petite idée lui venait, il la voyait germer comme dans un pot sur le bord d'une fenêtre. Ciboulette ou bégonia aimant l'ombre et la lumière, à portée de la main et du regard, sans manières.

Idée à faibles racines, à fleur de terre, à la tige encore tendre, n'ayant que l'ambition d'exister dans son pot et peut-être un jour d'en sortir pour flâner à l'air libre.

◆

Il, de la jetée qui lui donne l'illusion de voyager sur un voilier, observe la brume qui transpire, venue de l'eau, du bas.

Dans cette vapeur se dessinent des arbres, surtout des saules, des prés, des vallées aux courbes transparentes. L'œil rêve.

Chez moi, pense-t-il, elle vient du haut et tombe sans bruit sur le buvard des herbes et, moins absorbant, sur le bitume des rues, les dalles des trottoirs.

Là, il se souvient de cris de mouettes qui percent le brouillard.

Illusions qui ne sont pas d'optique. Et vogue sa galère !

◆  
Palper l'impalpable.

Indolence ondoyante, un rien chevaline, une façon de tanguer imperceptiblement, sans croupe excessive. Elle marche et le regard de qui la suit se porte sur un dos respirant une santé qui ne pense à rien. Un dos qui vit sa vie, en toute harmonie avec des jambes, qui, des fesses aux pieds, ont la souplesse assez animale pour n'être que naturelle.

◆

Enfant, l'œil encore frais, crédule comme l'oreille, il avait entendu parler de « tempête dans un verre d'eau ».

Qu'un grand vent pût perturber soudain le calme transparent de l'eau dans le verre qui, devant son assiette, se jouait du soleil, aiguisait sa curiosité et son impatience, et taquinait au creux du ventre quelques lointains naufrages.

Ses attentes (elles n'occupaient pas toutes ses heures) ne furent jamais récompensées : l'eau de son verre ne révéla aucun remous, immobile dans sa limpidité. Ainsi apprit-il à se méfier des phénomènes annoncés, à ne croire qu'aux choses observables.

Plus tard cependant il se plut à penser qu'il n'est pire eau que l'eau qui dort.

◆

Comme bien d'autres choses, le temps se casse.

Il s'en rendit compte, montre en poche, un jour de vacances dans un pays de soleil, en découvrant au pied d'un beau mur de pierre un cadran en petits morceaux, son style démantibulé, ses chiffres romains en désordre, définitivement

## André Balthazar

dans l'ombre. C'est ainsi qu'il se résolut à croire un peu plus au passé.

◆

Il faut peu de choses pour en appeler d'autres.

Dans le feu ouvert, une flamme broute la bûche. Chaleur et lumière dorées. Respiration de cendres, avec des flatulences et borborygmes secs.

Surgissent sans brutalité mais soudain une prairie et des vaches aux babines baveuses, et de l'herbe verte, drue sur un sol humide.

La flamme vacille, les cornes s'évaporent dans la braise chuchotante.

C'est tout.

◆

Être sourd, enfermé dans sa tête. Oreilles oubliées.

Petite musique de nuit, de jour.

Mots à lire sur des gestes (jeux de mains, jeux de vilains ?) qui dialoguent, échangent, sans froissements de peaux, de cartilages.

Gymnastique bavarde plus que bruyante. Éloquence en l'air.

Éponge imbibée de rêveries, de rêves, d'images sans paroles qui répondent plus ou moins à d'autres qui parlent trop, à la merci des regards ouverts sur le monde tout proche.

Baisser les paupières, oublier les chuchotements des yeux. Écouter le léger tam-tam du cœur.

◆

On ne sait pas ce qu'on est, se disait-il en portant le bout de l'index sur sa tempe gauche. Les mouches non plus, ajoutait-il pour se réconforter, le regard porté vers le haut, vers le

plafond de sa chambre où il aimait, dans le soleil, s'étendre sur le lit de la nuit à venir.



Droitier, il aime sa petite gauche aux doigts un peu gourds, aux ongles plus fragiles que ceux de l'autre. Main coquette ? Main paresseuse ?

Souvent présente comme pour ne rien dire, sauf quand soudain, par exemple, elle se réveille et marque une sorte de cadence sur un bord de table comme un pied le ferait sur une pédales de piano.

Elle aime jouer à la belle indifférente car elle se sait indispensable et tient à ses lignes (qui ne sont pas celles de sa voisine) et qui disent plus proprement l'avenir que le marc de café.

Elle n'est pas pour les bagues ou autres anneaux que certains lui imposent.



Les rêves mènent à tout.

Ainsi s'était-il réveillé avec au bout de la langue des grains d'ivoire : il était sûr de s'être rongé les dents pendant des heures.

## André Balthazar

Ainsi aussi s'était installée quelque part dans sa tête embrumée l'image d'un moulin à café, broyeur familier à vitesse humaine. Craie, os de seiche, farine de Carrare, tout y passait... Bouche ronde, mi-sphérique. Comme celle de son rêve, avec des dents et deux mâchoires: cloche à melons blanchie à la chaux dans laquelle une limace bien mûre suçait des pépites.

Éveillée, sa salive grince.

◆

Tous les frissons n'ont pas la fièvre, même si venus du dessous ils secouent la peau du dessus et alertent la surface comme pour dire qu'elle n'est pas seule dans l'inventaire des chairs et des températures. Il est des frissons blonds comme des sucres d'orge.

Léger vertige à saisir entre le plaisir et l'agacement. Grésillement. Électricité de fine plume.

La lumière aussi a ses frissons, dans l'aube qui s'échauffe et le crépuscule qui s'endort.

◆

Un grain de sable dans l'œil et c'est toute la machine qui se détraque : la plage s'écroule, l'océan bascule, le ciel s'effrite.

Les ailes de son moulin grincent ; il en oublie le ronronnement de sa montre qui, au poignet, accompagne le bourdonnement lointain de ses arrière-pensées.

## **F r a n c e   D e   B e c k**

---

### **Qu'elle honore d'Éléonore (extraits)**

La porte s'ouvre brusquement.  
Je vous fais le café ?  
Mmmhhh...  
La porte se referme aussitôt.

Ça l'ennuie qu'on reste au lit, Cerise, t'explique Francesca, sept ans aux fraises. C'est d'une logique impitoyable.

Francesca repose la tête dans le creux de l'épaule de Polo et caresse un torse velu tel une « jeune fourrure de menthe ». C'est du Jean-Claude Renard que je m'autorise à piller pour mieux le répandre... et « du désir refont un rire », il y a de cela aussi.

C'est une nouveauté de musarder au lit, dit Francesca à Polo, qui n'en croit rien. Oui, tu crois ?

C'est à cause des horaires qui s'étaient légèrement décalés et pour l'un et pour l'autre. Le lit avait beau tenter de les retrouver ensemble, c'était devenu difficile.

Mais un matin flambant neuf — on pourrait dater précisément l'instant — Francesca et Polo se sont trouvés à aller dormir aux mêmes heures, à flâner de concert, à s'éclater la peau de sensations gourmandes.

Polo dit tout ça de vie écoulée ensemble ! Il compte sur ses doigts et il faut bien se rendre à l'évidence, il y a tout ce temps

## **F r a n c e D e B e c k**

---

déjà que Francesca connaît Polo, tout ce temps que Polo enlace Francesca et l'embrasse tous les jours, parfois plusieurs fois par jour, sur les lèvres. Il a beau tourner et retourner ses gants, ses doigts sont formels. Depuis cet été torride où, par quel sortilège, Polo et Francesca se sont trouvés les langues mélangées, tout ce temps a déjà défilé. C'est une chance, dit Polo.

Francesca danse. Elle enfile donc de petits chaussons roses. Il paraît qu'il n'y a qu'eux qui peuvent y faire. Il y a des musiciens. Un flûtiste. Un clarinettiste. Un percussionniste. Francesca glisse dans leurs notes et accompagne l'un puis l'autre. Elle peut se faire discrète pour laisser la partition exclusivement aux musiciens. Elle peut offrir quelques minutes de danse silencieuse juste pour le plaisir de l'air qu'elle déplace. Ce qu'elle aime par-dessus tout, c'est danser sur les chansons de Brassens.

Aujourd'hui, Polo rejoint Francesca au lieu de la danse et ils reviennent à la maison. Polo passe sa ballerine à la main. Francesca fend l'air d'un entrechat ou d'une virevolte. Il paraît que c'est le trop plein qui s'écoule encore. Il faut que l'élan tarisse pour arpenter le trottoir en y déposant un pied puis l'autre.

Et Cerise dans l'histoire ? C'est une chance, il y a la nourrice. On n'imagine pas l'importance du rôle de la nourrice, non pour l'épanouissement des parents dans leur grand art, mais pour l'essor de cet art justement. Pour qu'il puisse évoluer dans les hémicycles, les salons, les bouges d'un soir. C'est une chance, sainte Nourrice est disponible pour un enfant, pour un soir, pour le soir d'un enfant, pour une Cerise d'un soir.

Car Polo joue. Polo joue de la guitare, vous savez, cette espèce de caisse sur laquelle sont étirés quelques boyaux séchés. Sous le pincement d'un doigt adroit en sort un réel ravissement.

Polo est professeur. Il travaille dans le corps « en saignant » comme me le fait remarquer un ami de toujours. Il s'échine, il s'use, il s'offusque de la glotte à inculquer les notions du guitariste chevronné aux petits enfants envoyés là par des parents ébaubis. En un mot comme en sang, il enseigne à l'Académie de musique. Ce n'est rien, car quand la tension est trop forte, il prend sa guitare d'une main décidée et il entame le flamenco à tout rompre. C'est alors que l'enfant s'émerveille. Il vole du haut de ces notes qu'il sortira plus tard de cette caisse trop acariâtre pour lui aujourd'hui. Ainsi, quand Polo sort de ses gonds, l'enfant a le monde pour lui. Mais attention au directeur qui rôde, car vous savez comme chacun que cette musique n'a rien à faire dans une Académie. Si le flamenco fait mine d'entrer dans le pavillon de l'oreille du loup, puis si la note fait vibrer le tympan par l'entremise du marteau-étrier-enclume, ce n'est pas dans l'entendement du loup. Le loup-directeur peut mordre. Il n'aime pas ça et peut le faire savoir avec les crocs. Il peut y avoir accrochage.

Alors que voulez-vous ? Ces soirs-là, Cerise fait appel à sainte Nourrice. Il faut bien que jeunesse se passe.

Louison vit seule. Son agenda est rempli d'amies et d'amis. Elle a les rapports qu'il faut comme disent les gynécologues. Elle ne partage pas son quotidien nécessairement avec la même personne. Il y a des jours où ça la ravage mais... C'est à cause des déplacements inévitables de l'autre qu'elle ne supporte absolument mais absolument pas. Est-ce un déplacement qui décide de la vie ? Je n'en crois rien.

Louison est belle. D'une beauté sauvage. C'est ce que Francesca aime en elle. Ce côté sauvage qu'elle ne cultive pas. Regarde ses dents. Énormes, bien fichées comme une palissade aux éléments de toutes les couleurs. Et quand Louison parle, elle parle de toutes ses dents. C'est cela que Francesca aime en Louison. Et quand elles s'embrassent, elles s'embrassent de toutes leurs dents.

Louison tient une librairie. C'est la fonction qui la définit socialement. Le petit rouage qu'elle bichonne avec amour et qui participe au fonctionnement de la société entière. Si on la connaît bien, on peut la définir autrement. Ses proches n'ont pas l'impression qu'elle leur offre de la librairie pour les aider à vivre. Elle leur donne beaucoup de joie et de gaieté. Car Louison est gaie. Elle donne facilement à voir un rire plein de dents et de chaleur. Louison est généreuse.

Voulez-vous un café ? vous demande-t-elle si par hasard vous visitez sa librairie. C'est offert par la maison. Il y a un coin-bar où l'on peut déguster le nectar noir. Vous pouvez aussi compulser certains magasines mis à disposition. Vous pouvez vous taire mais uniquement si vous le voulez.

Louison preste quelques heures par semaine dans un centre d'accueil pour personnes en désaccord de société, comment dire ? hors société. Car Louison trouve qu'il y a un énorme déficit d'accueil. Certains ont beau tourner et se retourner telle la girouette par-dessus le clocher, point accueilli jamais ne sont. Il faut absolument les retrouver, dit-elle. C'est un comble d'obliger l'humanité entière à vivre en société qui ne peut contenir l'humanité entière. Ainsi Louison tente avec quelques autres de cerner le problème pour pouvoir l'enrayer, le faire disparaître dans le grand chapeau claqué de l'humanité. Elle se débat tous les jours que Dieu fait auprès de l'autorité compétente pour ce rêve de la faire rayonner hors de ces pauvres orbitales où elle a pris l'habitude de tourner.

Francesca regarde Louison. L'amitié peut-elle durer toute la vie ? N'est-ce un effet du voisinage ?

Et Pholansio ? As-tu des nouvelles de Pholansio ? demande Francesca.

Elle espérait qu'il serait passé par la librairie mais, Louison, non, ne l'a pas vu.

Mais de ce passé qu'elle traîne... C'est un peu lourd. Sourire-grimace de Francesca. Car le sourire est grimace. On grime le visage éteint d'un peu de grâce. C'est la grimace dont on ne se rend pas compte car elle éblouit. Parfois la grimace n'est pas assurée. Elle tremble sur ses bases. On la remarque comme la mauvaise herbe dans le jardin de Chambord. Ce n'est plus un sourire même si telle était l'intention de Francesca.

Qui danse avec Pholansio juste pour le plaisir du corps. Car Pholansio danse mais ce n'est pas sa fonction sociale. Ce qui n'empêche pas Francesca de s'inviter chez lui et ils dansent

## **F r a n c e D e B e c k**

---

dansent devant de grands miroirs installés dans une pièce presque vide, jusqu'à n'en plus pouvoir.

Parfois, on peut trouver Pholansio au bar de ce théâtre nommé la « Mer Veille ». Mais là non plus on ne l'a pas vu depuis belle heurette, dit Francesca à Louison.

Francesca quitte Louison. Cela fait déjà dix fois aujourd'hui qu'elles se sont quittées. Cela fait dix fois qu'elles se sont embrassées fort enlacées.

Il est tôt ce matin et Polo a empoigné... non pas empoigné... a délicatement sorti sa guitare de son écrin. Il s'est installé dans la salle de danse. C'est une pièce nue. Une pièce dérobée où Francesca aime à parfaire le pas de danse. Une pièce dérobée pour l'entraînement des tendons garder. Polo joue une partition faite pour la virevolte. Il veut atteindre cet état de délivrance du corps qui s'épanouit vers une sensation qui participe de la chose... rayonnante ? ... sublime ? ... pointue ? Polo joue encore les mêmes mesures. Qu'il reprend inlassablement jusqu'au polissage parfait parfait.

Francesca danse au rythme des hésitations, des contre-temps de Polo jusqu'au moment où la suite devient possible,

## France De Beck

---

où le doigt n'attache plus et la fluidité des notes de pouvoir courir. Francesca reprend inlassablement la même gestuelle pour les mêmes mesures recommencées. Ils vivent les secondes en suspens toujours revues et corrigées. Puis le rythme se délie, la partition défile et Francesca se précipite vers l'autre tableau à longues enjambées. Polo s'ingénie à faire voler Francesca plus loin toujours plus loin par sa musique qui s'éjecte. Il y a de la symbiose de leurs deux corps. Le plaisir qui monte dans leurs deux corps. Puis Polo garde ce plaisir par toujours les trois mêmes notes recommencées. Et Francesca de contrôler l'élan en dansant toujours la même mesure par la même gestuelle. Elle contrôle la délivrance c'est-à-dire l'éclatement du plaisir dans tous les sens. Polo aime. Polo ressent ce changement en Francesca. Cet épanouissement.

Quelle présence, quelle rencontre peut illuminer Francesca d'une telle intensité ? demande Polo. Qui prolonge la complicité puis calme la note et Francesca revient près de lui car il y a ce désir de toucher des doigts la peau de l'autre.

Francesca se dérobe à la danse. Polo a encore plein de musique en lui. Mais Francesca se dérobe. Elle a un désir de Polo. Polo s'enfouit dans sa musique. Francesca arrête la danse. Elle ne danse jamais nue. Est-ce une maladie ce besoin de toucher Polo après toutes ces années de vie commune ? Elle ôte la guitare des mains de Polo à cause des paumes qu'elle veut... au fait... qu'elle ne veut pas voir ailleurs. Elle veut que ces paumes s'occupent d'elle. Un besoin exclusif. Est-ce légitime ?

# Laurent Demoulin

## Trop tard

### VI (a)

il m'était un poème  
*un poème égaré*  
à la Victor Hugo  
*viril barbare naïf*  
alexandrins rimés  
*vers qui s'accouplent*  
*s'abouchent*  
hémistiches mécaniques  
*et trimètres romantiques*  
sublime et ridicule  
*j'ai voulu t'y inscrire*  
parlant <sup>des</sup>/<sub>aux</sub> dieux romains  
*pour sauver mes rimes plates*  
des dieux grecs de l'Olympe  
*de leur anonymat*  
s'étonnant de l'oubli  
*et de l'indifférence*  
des hommes à leur égard  
*c'était la dernière fois*  
  
que je te demi-divinisais

VI (b)

un amant solitaire  
*qui n'avait pas de femme*  
un trois-mâts sur le sol  
*un feu ardent sans flamme*  
une étoile anonyme  
*un champion sans victoire*  
un peintre sans son pinceau  
*une rock star sans guitare*  
un danseur isolé  
*un photographe opaque*  
un génie enfermé  
*au fin fond d'un cul-de-sac*  
une chanson sans musique  
*un soleil clignotant*  
un héros en attente  
*un glorieux don Juan*  
un Lovelace mirliflore  
*aux mile et tre déroutés*

ci-gît mon épopée sans fin

VII (a)

à l'ombre des cathédrales  
*dans les cafés de Liège*  
tu dansais sur les tables  
*à vingt-cinq heures moins le quart*  
innocent et coupable  
*tu t'offrais le grand écart*  
valseur choc mâle vestale  
*feu follet pris au piège*  
chez les Gitans le soir  
*comme dans une boîte fluo*  
tu avais soulevé de terre  
*sur un air téribrant*  
dans tes bras une grand-mère  
*sous les applaudissements*  
aux confins de la mémoire  
*comme dans un numéro*  
au bord du temps perdu  
*dont on ignore l'issue*

VII (b)

eau de moulin qui t'endors  
*de pied marin d'eau si douce*  
à la farine de rose  
*belle au bois comme un loir*  
barons de pèlerins en chaise  
*chevaliers à tous crins*  
chairs de foule à canon  
*démon d'onze heures qui  
sonnent*  
diablos Vaux-sous-Chèvremont  
*anges impatients maniaques*  
fromages poires-vieilles-Tziganes  
*souris battant montagne*  
bossus la larme à l'œil  
*saules branleurs du dimanche*  
loups sans fin de haricot  
*cheval blanc sur la langue*  
pommes de sapins de mer  
*trottez sautez dansez*  
  
à sa gloire et en son honneur

VIII

Bodi depuis ta mort  
*dans l'ordre ou dans le désordre*  
jamais plus je n'ai suivi  
*au bord du crépuscule*  
la grand-route de l'alcool  
*tout au fond de l'aurore*  
jusqu'au carrefour pluriel  
*depuis que tu n'es plus là*  
où se croisent deux nous-mêmes  
*distinct(s) marrant(s)  
blessé(s)*  
je suis toujours resté  
*au seuil de l'amitié*  
dans l'agora lucide  
*un enfant m'est venu*  
où s'entrechoquent mille nous  
*sans un mot sans un geste*  
sans que l'on sache qui est qui  
*dans un silence absurde*  
  
quel aurait été ton discours

X

il convient de les jeter  
*avec circonspection*  
dans l'oubli dans la terre  
*d'écrire à leur sujet*  
de porter d'eux le deuil  
*non sans quelque indulgence*  
de donner leurs prénoms  
*d'expliquer leur absence*  
aux enfants nouveau-nés  
*de vouer aux histoires*  
leurs noms aux anciennes rues  
*enfermées entre deux dates*  
leurs corps à la vermine  
*quelques bribes de leur vie*  
leurs biens aux héritiers  
*aux formules leurs bons mots*  
d'en parler au passé  
*et il vous semblera*  
  
que depuis toujours sont morts les morts

XI

dans la voiture enfer  
*son sommeil l'abandonne*  
peut-être se souvient-il  
*dans l'écho le tonnerre*  
du chant éparpillé  
*à tue-tête sous les toits*  
écrit adolescent  
*qui respire sous ses doigts*  
à quatre mains à quatre couilles  
*comme des fragments d'étoiles*  
panem scorta doubet  
*comme du chocolat blanc*  
survie blues et blottie  
*du parfum de la vieillesse*  
révolte qui n'est pas de taille  
*qu'a chevauchée le daim*  
hors-la-loi vraie canaille  
*sirène maniant les mots*  
  
qu'a été sa dernière chanson

XII

la chanson achevée  
*qui marche seul sans un bruit*  
treize ans plus tard sans toi  
*la nuit dans la froidure*  
offerte au jeune chanteur  
*tandis que s'enfuit la terre*  
interprétée hier soir  
*au temps tournant en rond*  
dans ce café high tech  
*dans le brouillard de la nuit*  
qui ne voulait plus de toi  
*qui chantait une Suzy*  
persona non grata  
*la mort tournant en rond*  
chanson morte qui revient  
*qui répète qu'elle oublie*  
qui se tord brûle et crie  
*que la terre sera son nid*  
  
chanson par delà l'au-delà

XIII

personne dans ce pays  
à l'orée de l'Europe  
ignorant notre langage  
où le français nous isole  
n'a gardé trace de nous  
toi déjà romanesque  
et ne pourrait contredire  
moi déjà piètre poète  
les récits de ma mémoire  
sur une plage achéenne  
quelques bribes incertaines  
eau devant vin dedans  
jeunes filles aux yeux fermés  
nus tournés vers la mer  
dans un compartiment  
tel était ton désir  
que j'ai peut-être inventé  
Acropole Tour Eiffel  
  
ma mémoire ne croise plus la tienne

XIV

la poésie moderne  
*qui ne manque pas de mots*  
aurait-elle peur des mots  
*se pressant en folle foule*  
du sens du je du tu  
*dans un chaos rapide*  
du tu du dit des sens  
*aux couleurs inaudibles*  
du feu des fleurs des fous  
*dans des phrases libérées*  
des femmes des hommes des morts  
*de la tutelle du sens*  
des torsions de l'histoire  
*et de l'épreuve du réel*  
poème impossible sur  
*la folie de mon ami*  
la folie éternelle  
*trop loquace pour mes vers*

devance la mesure poétique

XV (a)

Olaf le borgne et B.  
*qui sait la vérité*  
ont ba ont bi ont bu  
*qui était le plus saoul*  
Olaf est au volant  
*B. danse-t-il sur son siège*  
roule-t-il à tombe ouverte  
*comme un loup qui s'oublie*  
quand un mur les arrête  
*quand B. s'écrie j'ai mal*  
cherche-t-il vraiment à fuir  
*il est déjà trop tard*  
les phares de la police  
*l'artère aorte à terre*  
la voiture encastrée  
*tout s'embrouille*  
*s'embarbouille*  
l'ambulance inutile  
*dans la lumière clinique*  
  
sans avenir et sans destinée

XV (b)

l'odeur de l'hôpital  
*là où tu perd ton rythme*  
n'est ni odeur de vie  
*de veine d'artère en déveine*  
ni odeur de la chair morte  
*tu ne te trouves pas auprès*  
des bras des vieilles Indiennes  
*des sages femmes psalmodiant*  
des bras des mers salées  
*qui délivrent le secret*  
des fonds des forêts noires  
*des chansons millénaires*  
des dos des chevaux en soie  
*et tu ne profites pas*  
des clins d'œil d'enfant sage  
*du sourire de l'aimée*  
elle est pure négation  
*ta conquête terminale*

couché sur un lit d'hôpital

XVI

## A l e x i s   A l v a r e z   B a r b o s a

---

### Ordre du jour

Je m'exprime, je précise que mon espèce de publicité n'est pas meilleure que le reste, pas moins dénuée d'allitésrations abusives et faciles.

Je me lève avant l'aube de manière à grignoter les derniers atomes de la nuit.

Je goûte au ciel enduit de mauve liquide.

Puis je plonge dans un fleuve opaque, du côté des révoltés de pacotille.

Je ne me souviens pas d'avoir été une personne ensoleillée.  
Mais rien n'est tellement digne de mémoire, ni toi, ni moi.

Je me suis très vite caché dans un uniforme et des paillettes et le long de mes canaux coulent des navires chargés d'anticorps bourrés.

### Paysage

Grande tension et nul apaisement. Le ciel est de nuages de poussière de sucre de sel de farine.

Quelqu'un trace des lettres dans la buée.

Ne t'arrête pas au milieu du gué gamin, casse la vitre, la façade, la maison, le village. Et va, va faire avaler la peine à coups de pommes mûres. Et à coups de mûres macule les visages des fouines.

Sinon tu meurs sans souffle et comme un technicien de laboratoire.

Alors écoute la dictée des éccœurés.

### Monotone

Les feux s'alignent, rouges au milieu du brouillard. Les fenêtres d'hôpital s'alignent. Les tombes au cimetière s'alignent. Les nains de jardin s'alignent devant le peloton d'exécution.

Qu'est-ce qu'on est futiles. Est-ce qu'on est futiles quand on a très envie de disparaître ?

Quand on espère se dissoudre, on n'a pas assez de ses lunettes pour pleurer. Encore que pour pleurer, mieux vaut avoir des gouttes.

J'en mets quand la nourriture me déplaît.

## Sécurité

Violente panique de me voir détroussé. Une marmotte pleure de haine et me ronge patiemment.

Et puis ? Des coups de couteau se perdent, ce sont les aléas du marché. C'est comme ça que tout à coup, ceux qui dormaient se vident en rigoles blêmes. Ou sont-ce les radiateurs aux vannes mal fermées ?

Un homme sale me ressemble quelque part, qui se défonce et brise les vitres d'un coup de boule énervé. Je ne sais rien des suites de ses blessures.

Mais on l'a vu venir, parfois chez mon voisin, prendre une gorgée d'encre.

## Lectures

Je veux te voir comblée par les enseignements des hypermarchés. Par leur grande considération.

Les matins sont tous les mêmes. On y lit Saint-John Perse avant d'avoir à répandre nos actes sur les trottoirs froids.

Je me suis congelé un doigt mais je te caresse quand même la gueule.

Commençons le bavardage, une bonne dose de cocaïne dans les oreilles. Pétiller chacun à son tour, briller de mille feux.

Je trafique des réponses à tester sur des animaux domestiques. J'étais moins malheureux avant, quand je classais des papiers.

### Péripole

Je traverse le sommeil, autoroute bien balisée.

Je crame des automates au passage. Aux effigies du président, du secrétaire et du cholestérol. J'écris des psaumes aux seins nus des grasses dindes. Je les grave de jour, à la lumière vive de l'été, sur mon crâne rasé ou mon sternum.

Ça sent le brûlé sous tous les édredons de la zone libre.

Moi ? Antiterroriste bien sûr.

Ainsi j'éclate des cocons et les mange. C'est bon pour les puceaux.

J'ai rencontré un type qui ne veut pas me fourrer une pomme dans la bouche. C'est peut-être moi.

### Dîner

La bonne chère se lit les jours où il pleut abondamment. Dehors, en butte à tous les déchirements, errent des chiens. Et nous, toi, moi, eux, gavés, avançons en cercles concentriques jusqu'à l'exhibition. Gras comme des paons, lourds de tous les borborygmes de la conversation. Mon oncle psychanalyse de vieux cochons. Ils connaissent l'alphabet, pas plus, pas moins. Et savent l'éructer. Moi, j'ai la trouille, je le dis tout net. À quand l'abolition des boulimiques ? Quand on nous servira des carcasses au déjeuner, de la mort en boîte. Vivement dimanche.

### Dresseur

Dompte le rageur qui dort là-dedans. Mais laisse-le avouer que la vie est hallucinante ici au-delà de quatre ans et demi. D'ailleurs les caravanes sont pour la plupart remplies de fades créatures en latence. Mais allez ! Allez, vous ! Ramasser des espoirs quand tous les marmots du coin ont déjà fouillé les décombres.

Qu'y a-t-il de l'autre côté du bois aux animaux calcinés ? Sûrement pas la douceur d'une voix mauve et qui serre aux intestins.

### Logement

Vue d'une chambre seule, fermée. Sans humains. Non, chambre seule, mal coloriée, aux rideaux blancs tirés. Elle a vu un chien, qui a pissé dans un coin. Elle a vécu peuplée, jusqu'à l'arrivée des pompiers de la finance, qui caressent les pauvres cons. Jadis, un transsexuel rose et sa femme à moustache y ont fait joli, un temps. Et mêmes des junkies. Des junkies ? Ouf, il n'y en a plus. Chambre seule, plus pour longtemps. On y entasserait bien quelques nains de jardin. Il en court tant dans nos rues.

Alexis Alvarez Barbosa

---

## Enterrement

Envoie tes caresses, elles reviendront, mortes, emballées dans du plastique. Heureusement tous nous nourrissons l'espoir de maigrir en pourrissant. Il faut marcher vers l'inconnu, en attendant la première floraison. D'ici là on s'ennuiera ferme, avec les squelettes de moustiques et libellules. On s'éclairera comme on peut pour lire en paix quelques signes qui sont dans la terre du temps.

Avec un peu de chance, on graverà soi-même l'un ou l'autre quatrain, élégiaque et glauque.

## René Swennen

---

### La mort

L'empereur Aznagar régnait sur la totalité des terres connues habitées par les hommes. Des voyageurs avaient certes relaté que dans des zones lointaines vivaient d'autres hommes en dehors de l'empire, mais leur aspect était si sauvage, si hirsute qu'on ne savait trop s'il s'agissait d'hommes ou d'animaux. L'empereur depuis son accession au pouvoir quarante ans plus tôt, avait défait des peuples multiples qu'il avait soumis à son autorité. Il avait entrepris de tout régir, de tout codifier : l'armée, les lois, l'administration et jusqu'à la vie intime de ses sujets : les mariages, les fêtes, les fiançailles, tout sous peine d'exil ou de mort — et la mort était préférable à l'exil — dépendait désormais de la volonté souveraine de l'empereur. Il ne s'agissait pas d'une volonté arbitraire, comme chez les barbares qui l'avaient précédé, mais d'une volonté définie par des règles générales qui s'appliqueraient à tous, et que les juges avaient pour mission d'appliquer.

L'empereur se sentait vieux et savait que sa mort approchait. Il avait fait construire un tombeau gigantesque, comme jamais on n'en avait vu, dans lequel il avait prévu de reposer avec ses chevaux et ses guerriers. Ses palais étaient déjà distribués entre ses enfants et ses épouses. La fortune colossale qu'il avait accumulée l'était également, mais il y avait une chose sur laquelle il ne régnait pas : la mort, la sienne.

Il réunit ses conseillers et leur dit :

— Je règne, dit-il, sur toute la surface connue de la terre. Les hommes qui échappent à mon empire sont des singes

plutôt que des hommes, et nulle volonté n'existe en dehors de la mienne. Je gouverne aux naissances, aux mariages, aux funérailles, mais il est une chose qui m'échappe : ma propre mort.

— Ce fut la stupeur parmi les conseillers. Jamais l'empereur ne s'était exprimé de cette manière.

— Illustre maître, dit le plus jeune des conseillers, il est normal que la mort échappe à ton pouvoir : tu es resté un homme, au lieu d'être un dieu.

Un frémissement de terreur circula parmi les conseillers, car l'empereur était assimilé à un dieu.

— Pour connaître les secrets de la vie et de la mort, pour suivit le jeune conseiller, il te faudrait interroger les prêtresses des mystères.

C'était là aborder un sujet sensible. Les prêtresses des mystères restaient vierges, alors que l'empereur avait édicté que toute femme était tenue de se marier à seize ans au plus tard afin de multiplier les naissances et donc les guerriers. Il avait fallu, après une longue délibération, un décret spécial pour permettre aux prêtresses des mystères de rester vierges. Encore fallait-il qu'elles fussent vouées à leur condition dès l'âge de trois ans, et que leurs familles payassent un dédommagement au trésor impérial.

— Bien, dit l'empereur, demain je me rendrai au Temple des mystères.

Ce fut une nuit horrible pour le palais impérial. Les maîtres de cérémonie s'agitaient pour préparer le voyage et le rendre aussi confortable que possible. Les fils de l'empereur et certains courtisans intriguaient comme si la succession était déjà ouverte. Un ministre particulièrement honni choisit de se suicider. À l'aube, l'escorte quitta le palais impérial parmi les pleurs. Chacun était convaincu de ne jamais revoir l'empereur. Celui-ci dans sa litière offrait un visage impassible. De deux choses l'une : ou bien les prêtresses des mystères entretenaient pour leur plus grand profit des superstitions issues des temps anciens, et dans ce cas elles périraient, ou

bien la grande prêtresse lui dévoilerait le secret de la vie et de la mort, et l'empereur resterait sur place pour mourir.

La route s'élevait en lacets le long du rocher au-dessus de la mer. L'on voyait planer les aigles et l'on entendait le rire des mouettes qui semblaient se moquer des voyageurs. En bas, la mer s'étendait à perte de vue. La végétation changeait à mesure que l'on s'approchait du temple. La montagne se remplissait de cactus et de fleurs, des odeurs nouvelles apparaissaient. Malgré l'heure avancée, l'empereur décida de poursuivre l'ascension jusqu'à un pavillon en bois qui servait de refuge aux pèlerins. Il y passa la nuit ; le matin, toute la troupe repartit. Un messager courut jusqu'au temple pour prévenir que l'empereur arrivait.

Quand celui-ci fut devant le temple, il semblait que nulle vie n'existant encore dans celui-ci. Personne ne l'attendait devant le portail. Aucun visage ne se montrait aux fenêtres. L'empereur s'avança et frappa trois fois à la porte. Elle s'ouvrit et une jeune nonne s'inclina devant lui.

— Qui êtes-vous ? dit-elle.

— Je suis l'empereur Aznagar.

— Entrez, je vous prie, illustre maître, la grande prêtresse vous attend.

L'empereur fut rasséréné par ces paroles. Il entra seul dans le temple et s'assit dans une petite pièce qui servait de salle d'attente. Une prêtresse se présenta lui et lui offrit une collation ainsi que des boissons.

— Que puis-je faire pour vous ? dit-elle.

L'empereur lui expliqua l'objet de sa visite.

— Je comprends, dit la prêtresse, mais je dois vous prévenir que l'initiation est lente. Il vous faudra traverser trois temples. Dans le troisième seulement vous verrez la grande prêtresse. À chaque étape, un peu du mystère vous sera découvert.

— Je suis prêt, dit l'empereur que la montée avait épuisé et qui sentait en lui les premiers symptômes de la mort.

Le premier temple était une pièce austère en pierres jaunes sans la moindre décoration. L'on n'y voyait ni autel, ni statue, ni rien qui fût préparé pour un sacrifice. Il s'assit sur la pierre et attendit. Une prêtresse entra, voilée des pieds à la tête.

— Que demandez-vous ? dit-elle.

— Je demande à connaître le secret de la mort. Je commande à toutes choses ici-bas. Il n'y a pas d'homme qui n'obéisse à ma volonté. J'ai ordonné des lois qui régissent les moindres détails de la vie publique et privée, mais je suis impuissant devant ma propre mort et ne sais pas ce que je deviendrai.

— Tu ne commandes à rien et tu ne règnes sur rien, dit la prêtresse, sauf sur ce qui passe. Ton pouvoir est absolu sur ce qui n'importe pas, mais as-tu changé le cours des marées, le rythme des saisons, le mouvement des astres, la marche du soleil ? Les hommes tels des fétus de paille vont et viennent, emportés par le vent ; c'est ce qu'on nomme la vie, le monde, l'empire. Sur cela ton pouvoir est sans limites, mais pour le reste il est nul. Si tu le déposais ici à mes pieds, ce serait exactement comme si tu ne renonçais à rien, et cependant le renoncement est la première étape du mystère.

— Je renonce, dit l'empereur, à ma gloire, à mes palais et à mon règne. Je suis Aznagar, un homme parmi les hommes.

— Alors, dit la prêtresse, tu peux entrer dans le deuxième temple.

Elle conduisit l'empereur dans une deuxième pièce, elle aussi faite de pierres jaunes, mais dont la luxuriance contrastait avec le dépouillement de la première. L'on aurait dit un jardin merveilleux plein de fleurs, d'arbres et de plantes. Des fruits étaient disposés sur des plats d'argent, ainsi que des viandes et du pain en abondance. Du vin remplissait des

## René Swennen

---

flacons, des étoffes pendaient au mur, et des vierges dénudées attendaient le visiteur dans des poses alanguies.

Une autre prétresse, elle aussi voilée des pieds à la tête, attendait l'empereur.

— Qu'est ceci ? dit Aznagar. J'ai renoncé à tout.

— Tu as renoncé à tout, sauf à toi-même, dit la prétresse. Tu as sous les yeux toutes les variétés du plaisir, tous les raffinements du bonheur. Tu peux en profiter, nul ne t'en tiendra rigueur, mais si tu veux percer le secret de la mort, tu dois renoncer à la vie.

— Je comprends dit l'empereur, je renonce à la vie, je ne suis plus qu'un regard tourné vers les dieux.

La prétresse frappa à la porte du troisième temple. Celle-ci s'ouvrit et la grande prétresse apparut. Elle ne portait pas de voile et dévisageai l'empereur avec bienveillance.

— Je t'attendais, fils de l'homme, dit-elle, je savais qu'à l'approche de la mort tu viendrais me demander la clef des mystères.

— Je ne suis plus rien, dit l'empereur, sinon un fétu de paille emporté par le vent.

— Que demandes-tu ? dit-elle.

— Qu'est-ce que la mort et derrière la mort qu'y a-t-il ?

La grande prétresse lui montra le temple. Il s'agissait d'un cloître à ciel ouvert, empierre de bout en bout. Au centre se trouvait une fontaine et à côté de celle-ci trois épis de blé.

— Tu as devant les yeux la réponse au mystère de la mort dit-elle.

— J'ai compris, dit l'empereur. Comme l'épi de blé, je dois périr pour renaître. Mais sous quelle forme ?

À ce moment, une mouette rieuse passa dans le ciel. La grande prétresse la désigna du doigt. « Tu as la réponse », dit-elle. L'empereur sourit, il s'allongea sur la pierre de la fontaine et prit en main un épi de blé. Il le bâsa et le posa sur sa poitrine, puis fermant les yeux, il mourut.

## Vasile Petre Fati

---

*Traduits du roumain  
par Constantin Abaluta et Gérard Augustin.*

### Anniversaire en octobre

Je suis né  
dans cette ville près de la mer,  
à l'aube mon cri  
a réuni les étoiles.

Puis est venu l'hiver  
et ma mère a emmailloté  
mon doigt avec du plantain  
lorsque je me suis cogné  
la première fois contre un mur.

Les feuilles sont tombées  
et un beau jour  
j'ai perdu mon canif auquel manquait la lame  
et suis resté seul  
sans amis  
pendant toute la saison.

Lorsque j'ai grandi  
ma mère m'a emmené chez le photographe  
et j'ai pleuré  
quand un de mes camarades  
s'est noyé.

Et me voilà aujourd'hui  
avec ma cravate  
me fêtant moi-même dans la nuit  
et souriant à l'enfant du miroir

### Une pipe

Autrefois j'ai eu une pipe en bois de cerisier,  
Ça s'est passé il y a longtemps, un mauvais jour,  
J'étais encore jeune, l'odeur du thé faisait resurgir de loin  
quelqu'un,  
Qui pouvait-il être ?  
À midi j'avais peur d'un épervier  
Sur le toit de la maison,  
Mais des jours durant j'ai marché  
Dans les sentiers herbus,  
Comme si tout était dû à la bonne fortune.

### Ma tante du Kamtchatka

Ma chère tante du Kamtchatka, mentais-je à l'époque,  
s'intéresse  
toujours à ma santé plus mauvaise que le houblon.  
Et qu'est-ce qu'il arrivera, comment réussirai-je avec mon âme  
généreuse comme un havresac de soldat.

## Vasile Petre Fati

---

Vous me croyiez lorsque je disais qu'en hiver elle cultive des citrons pour une bonne entente des États du monde Et qu'un soir lisant des livres de Walter Scott elle penserait à moi Et alors j'enlèverais son gant comme dans un combat naval. Vous me croyiez parce qu'à l'époque ma tête d'adolescent avait le prix des grands lingots, Vous rentriez chez vous, vous oubliez et moi je vous étais fidèle comme les patins luisants des traîneaux Et au nom de vous tous je pensais à l'époque à ma tante du Kamtchatka, Comment elle doit être, comment elle viendrait si elle existait vraiment.

## La pèlerine

Vous qui m'avez aimé et m'avez aimé Pensez à moi comme à un homme seul. Mais à présent laissez-moi frôler de ma main La pèlerine de mon père mort. Elle est là-bas, les bords râpés, Les poches gonflées de fleurs des champs. Ses manches pendent des deux côtés. Tu pourrais danser avec Et même lui donner un coup, Un coup violent et que la pluie s'entende sur les toits (Ô père, tu es plus faible que ton fils !) Et tu pourrais la frapper encore une fois. Vous qui m'avez aimé et m'avez aimé, Laissez-moi là-bas.

### Le jour où j'ai appelé le taxi

Le jour où la neige est tombée dans le parc municipal,  
Le jour où la neige est tombée sur la cathédrale gothique,  
où tu t'es coiffée court, court  
où le gardien a crié : va-t-en d'ici !  
Le jour où j'ai brûlé de ma cigarette  
La pèlerine de ta cousine,  
où j'ai vu l'avion sanitaire,  
où il ne pouvait plus rien faire,  
Après que j'ai traversé la voie ferrée,  
Le jour où j'ai bu le thé,  
Le jour où j'ai appelé le taxi  
Dès que j'ai frotté l'allumette  
Pour voir le nom de la rue,  
Pour voir si tu étais là.

### Le glacier

Le glacier géant peut arriver un beau jour.  
Frapper à la porte, se frayer une voie pour entrer.  
Sa peau toute rose, il m'attend,  
Derrière les armoires et les portes, les tables et les chaises,  
Derrière la commode ancienne.  
Haïssant cette maison aux objets de quatre sous.  
Resplendissant, le glacier est là, attentif au moindre signe,  
Il me hait, moi qui me tiens à présent en plein jour.  
À mesure que je m'approche du petit placard,  
À mesure qu'on me voit tendre les bras,  
Qu'on m'entend crier,  
Pleurant doucement rien qu'à sa vue.

### Une pluie d'il y a mille ans

Il y a mille ans une pluie énorme est tombée  
Et un roi a regardé la pluie.  
Même si le monde a oublié cette pluie  
C'est mon devoir d'écrire là-dessus.  
Donc il y a mille ans une pluie énorme est tombée  
Et un roi l'a regardé.  
Pauvre roi, il est mort depuis longtemps.  
Il a pris avec lui, dans la tombe, cette pluie énorme,  
Pour ne pas rester seul.  
Beaucoup de gens sont venus dire qu'il avait été un brave roi,  
Que sa mère lui avait apporté cette pluie dans un petit pot en  
terre  
Et que le roi ne savait même pas écrire.  
Il est tellement triste d'être roi  
Et de regarder, tout seul, la pluie sur la terre.  
Il est préférable de donner un sou aux mendians de toutes  
sortes  
Et d'oublier que ce monde leur appartient,  
Parce qu'un roi qui regarde la pluie  
Est comme un homme qui se meurt.

### Veille

Parfois je me réveille la nuit,  
J'entends le vent qui souffle du côté de la mer,  
Le courant qui passe à travers la cave pleine de rats.  
La maisonnée dort.  
Le lendemain je prépare un thé faible pour tous,  
Je leur parle de n'importe quoi

## Vasile Petre Fati

---

Mais jamais de moi.  
C'est un beau matin où je pourrais dire  
Que ma mère ressemble à ma cousine, à ma tante,  
À la femme de ménage.  
Quelque chose de gai arrivera un jour,  
Comme un bout de craie qu'on tient dans la main.  
Aujourd'hui il fait soleil et on croit que tout ira bien,  
Le peu de jaune et de rose  
C'est tout ce qu'il me reste.

### Prière pour un copiste

L'image de celui qui a été flotte encore longtemps dans la pièce.  
Il y a tant de silence autour qu'on peut croire n'importe quoi  
sur les démons  
Ils peuvent venir et prier pour quelque argent,  
Ils peuvent venir et tomber à genoux  
Et toi tu les crois sur parole toutes les fois.  
Mais sur moi on ne saura rien,  
Humble copiste des anges,  
Un homme de rien qui gagne son pain  
En copiant les anges.  
Dans ce quartier les anges se hâtent,  
Ils n'ont plus de temps pour les morts, ils n'ont plus de temps  
pour les vivants,  
Et moi je dois les copier en hâte,  
Comment ils viennent et ils partent. C'est pourquoi je prie pour  
eux,  
Afin qu'ils viennent toujours dans ma mansarde, où la  
tuyauterie de l'immeuble  
Peut les effrayer constamment.  
Ce sont de bons anges qui viennent. Et ils partent.

## **G u i l l a u m e   R o d i e n**

---

### **Vae Soli (extraits)**

#### **LA-BAS**

Voyage de Martaban à Namlea dans l'île de Buru  
Par Singapour et Batavia sur l'*Alizé*  
Et Semarang et Célèbes  
Sur un pindjadjac  
De forbans  
La *Guêpe des Mers.*

Voguer en solitaire, aller de port en port  
O jeunesse perdue, tel était ton destin.  
Yeux mi-clos dans la brise et caressant le sort  
Affublé d'un bandeau, je partis un matin  
Gonflé d'un mâle orgueil et d'espoirs de fortune  
Et le cœur habité par une ombre importune.

D'abord ce fut la mer que la houle ébouriffe  
Et puis Salvage de Madère et Ténériffe ;

Martaban était loin vers la Côte de l'Or...  
Ayant doublé Le Cap, nous touchâmes Durban —  
Relâche rougeoyante, ainsi qu'un matador — ;  
Trois jours plus tard, nous retrouvâmes l'océan.  
Après les Cargados aux cocotiers géants

Baisées par les voiliers des souffles fainéants,  
Au-delà des Chagos, vierges de frégatons  
Nimbées par les colliers mouvants des phaétons,

Artimon agité, pétrels au garlandage,

Notre vaisseau fit route vers les Nicobar  
Aperçues à l'aurore aplatis sous l'orage  
Mélant aux nues l'arôme du liquidambar.  
Le soir jeta son ancre, informe vétéran  
En vue de Môktama, l'ancienne Martaban  
Amenant sur le pont la rumeur du Coran.

Dans ce delta des pluies demeurait la beauté  
Anonchalie sur un divan de l'estuaire  
Nu-pieds dans les embruns, comme l'éternité  
Souriant aux flâneurs de la nuit portuaire,

Le hasard sur le front et le vent sur les lèvres.

Il avait nom Manjir, c'était un fils du fleuve  
Le cœur plutôt serré sous sa chemise neuve  
Et la joue façonnée par les Maîtres Orfèvres.

Dans la foule du quai, remuante au soleil  
Eberlué, je le cherchais à mon réveil ;

Blettissant, désormais, sa fleur dans mon bagage  
Un main fée, bientôt, bercera mon sommeil.  
Ressuscité par le zéphyr et le tangage  
Un peu filant, je contemplai le soir vermeil.  
Plus loin, notre navire effleurait les Mergui  
Archipel acrostiche de vagues montagnes  
Reclus dans le coton de l'éther alangui.

Se faufilant parmi les flots vers ces cocagnes

## Guillaume Rodien

Infundibuliforme, un banc d'aigles de mer —  
Nébuleuse inouïe des steppes outremer,  
Gloire d'or du printemps de leur infinitude —,  
Atteindra quelquefois mes nuits de solitude.  
Pendant six jours, nous vîmes la terre bleutée ;  
On fit, le treize avril, escale à Singapour...  
Une averse têtue vint assombrir le jour  
Recueillant mon esprit au bord de la jetée.

Et le bateau féal, comme un pays de France  
Trempait dans le port gris à la molle fragrance.

Balcons morveux des horizons pris en sandwich  
Augurales baleines des bonds du ressac  
Torpides matinées à fumer du haschisch  
Affligeantes veillées le nez dans son bissac.  
Venant du Nord, un passager aux boucles blondes  
Insondable étranger faisant le tour du monde  
Affriandé par mes volutes vagabondes,

S'épancha dans le soir du détroit de la Sonde ;  
Uniment amoureux des viriles bordées  
Relaps des nuits muettes et dévergondées.

La côte découvrit ses ambages difformes,

Architecture plutonienne des volcans ;  
Lustrant les eaux de leurs sillages filiformes  
Inscrutables, les paraos, les padouacans  
Zigzaguaient sous la lune, ainsi que les Taurides  
Et des corbeaux de mer, voraces apatrides,

Ennuageaient la baie de plumes et de fientes  
Trébuchantes au long des voiles impatientes.

Son pavillon pourpré dans le ciel jaunissant

Et sur ses phares assemblés en coquillage,  
Même frou-frou follet qu'au large d'Ouessant  
A Batavia, l'*Alizé* manqua son mouillage.  
Rousse, moite, pourrie, gorgée de ratafia  
Architriclin des goélands et des frégates  
Noyée dans les piments des cheveux des pirates  
Glabelle ornée de boue, telle était Batavia.

Et je marchais, terriblement, loin de la ville  
Transsudant et hagard, fuyant la foule vile.

C'est à la mer que j'arrivais, le pas débile  
Epuisé d'esquiver sans cesse le méchef —  
La pluie tombait sur les stropiats mahométans — ;  
Et j'embarquais alors sur une étrange nef :  
Broutant le jour, le vent, le torse des forbans  
Eustache aux dents, folie dans l'œil, j'allais, exsangue  
Soupirs dessous le bras et sabir sur la langue.

Sous notre toile délavée par les tempêtes  
Un matin nous touchâmes l'étrange Célèbes  
Rétrignolée sous le grand pavois des mouettes,

Ubéreuse et plus blonde que les siouf de Thèbes  
Navrée, pourtant, comme les soleils des poètes.

Par les flots coraciens que traîne la mousson  
Il arrive parfois que des marins perdus  
Naufragent tristement sur les seins éperdus  
De ceux dont la beauté n'a pas fait sa moisson ;  
Je suis de ces étoiles prises sous l'averse  
Abolies par l'Hiver des trop longs désaveux.  
Dors..., mon ange adoré, de ton sommeil vainqueur !  
Je veille ta misère qui me bouleverse.  
Adieu, disait la vie, — moi basant ses cheveux.  
Peut-être que la mort sera douce à mon cœur.

## **Guillaume Rodien**

---

Depuis ce chavirage dans l'or de Célèbes  
Ebloui, je confonds les ports et les éphèbes.

Fatigué de rouler nuit et jour sur les mers  
O funeste voyage aux écueils tant amers ! —  
Roman du mauvais sort, ascension de mirages —,  
Bientôt je débarquai dans l'île de Buru  
Abîme de lumière, idole des orages  
Nymphéa de l'azur des volucres couru  
*Semper virens*, comme les normands pâturages.

Longtemps, je crois, sous la canopée smaragdine  
Assoupi, je vécus au fond d'une verdine :

Général, j'étais seul parmi cette cambrousse ;  
Une main désœuvrée et l'autre à la rescousse !  
Et quelquefois j'allais en ville en pousse-pousse  
Pour m'offrir un petit plaisir, selon mes vœux  
Et aussi pour me faire couper les cheveux...

Déjà me souvenant des îles de la Sonde  
En vain, je demandais à ma carte du monde  
Sur quel flot je pourrais continuer ma ronde.

Mais tous ces souvenirs de ma vieille souffrance  
Echouages déserts et parsemés d'émondes  
Reliques cérolées des vierges mappemondes  
Sauront-ils me bercer sous la terre de France ?

II

AILLEURS

Traversée de l'océan Pacifique  
Par les îles Salomon, Tonga,  
Par l'atoll marquisien de Vahunaoa  
Mangareva la Mauve  
Et au-delà jusqu'au port  
De Viña del Mar.

Toute la vie, mon fils, nez au vent sur la hune !  
Renifler le soleil des bonaces des mers  
Avancer dans les nuits que damasse la lune  
Vers les gouffres vainqueurs où passent les hivers.  
Egaré quelque temps, j'ai retrouvé la vague ;  
Radoubé mon esquif de moine gyrovague.  
Sur mes yeux, c'est juré, je serai mathurin !  
Et j'oublierai les vagues de l'amour chagrin  
Et la brise inouïe de son corps souverain.

Depuis qu'en mon cerveau l'espérance agonise  
Et qu'en mon cœur l'indifférence s'organise,

La mer est mon trottoir, la fiente ma pitance ;

On voit crever des chiens dans cette solitude.  
C'était ainsi dès le début, — une habitude !  
Enfant, déjà, mis au rebut, — quelle importance ?  
Anéanti, c'est dit ; je peux rouler sur l'onde,  
Narguer les ouragans, dragonner la surface,

Prendre la lame qui se brise en pleine face,  
Abandonner, ravi, mon étoile inféconde :  
Ci-gît un poète français, sans nom ni date !  
Il est arrivé seul, il est reparti seul ;  
Fils de personne, il traîna toujours la savate  
Il n'a rien d'autre qu'un poème pour linceul.  
Que n'est-il demeuré dans le sein de la nue !  
Une ombre en son berceau, se couchant, inconnue  
Etreignit son front blond — puis sa tête chenue.

Pourquoi faut-il que notre épitaphe prospère ?  
A-t-on jamais une autre mine que son père ?  
Remise-t-on un jour ce que notre aile espère ?

Les questions, ces délires, sont des trouble-fête  
Et les pourquoi se valent qui n'ont nul suffète ;  
Sous le soleil, rien de nouveau, dit le prophète.

Il est vain de rêver, de rechercher des portes  
Les rêves fertilisent les épilepsies  
Et ils se coalisent, comme les cloportes,  
Soumettant nos regards aux métamorphopsies.

Séduits par l'hystérie du Paradis perdu  
Assignés aux chimères de la vanité  
Les hommes ne voient rien de leur caducité ;  
*Omnis homo mendax*, — le mot est entendu.  
Mais sur le char du carnaval, leur cœur endure  
Offert aux générés plus basses que l'ordure  
*Nolens, volens*, parmi la nuit et la froidure.

Tous les soirs, ils s'enroulent dans un vague songe  
Oublieux des malheurs, des doutes, des revers  
Nonobstant les douleurs et les troubles divers,  
Gagnent-ils la ténèbre où siège le mensonge :  
A moi ! se disent-ils, mon leurre est l'Univers !

Passager interdit, leur esprit de nuit blême,  
Aveuglé par les gemmes brillant sur les mers  
Roule, comme l'épave des gouffres amers :

La pitié seule est vraie que l'on a pour soi-même.

Allez ! couche la vie et mords-la jusqu'au sang !  
Traverse les enfers des cosmes aberrants !  
Ondoyant sur les eaux, porté par les courants,  
Libéré des torpeurs du misérable rang,  
Lève ton poing d'amour et puis meurs sur le flanc !

Montant, plus haut, vers l'âme des théogonies  
Atteindre l'Archée d'or de la sérénité ;  
Revêtir les parfums des blondes Virginies  
Qui versent leur embrun parmi l'éternité.  
Un après l'autre, escalader les sommets clairs —  
Irréméable azur des doyennes mémoires —,  
Sonder les Omphalos des vents et des éclairs —  
Immiscibles sommeils d'indigènes grimoires.  
Etendu dans ma barge, ainsi que sur un fil,  
Navré, j'entends au large une sorte de chant :

*De nihilo nihil...*, dit cet écho subtil ;  
Etrange ainsi soit-il dans l'orange couchant,

Verset étourdissant des Arcanes Majeurs  
Antienne sans appel de l'absolue folie  
Horloge échevelée des soleils voyageurs  
Universel refrain de la mélancolie.  
Nul âtre, ô matelots ! nulle ancre, nul amer ;  
Amorphe chœur des flots et des rafales grises  
Où traînent les sanglots des piteuses églises,  
Aimé des cachalots et des oiseaux de mer :

Manteaux gris et flamants en vols processionnels...

Anges d'ardoise, hippocampus, légions de diables  
Nochers que toisent les naufrages supernels ;  
Gagné, mon fils ! le soir descend ses archipels.  
**A vous, vents de la mort, souffles irrémédiables,**  
Recouvrez l'horizon de vos pâles algèbres —  
Epilogue infini des rouges agonies —,  
Voilez son front de vos macrochires ténèbres —  
Apothéose noire des cosmogonies — ;

Les plages blanches, les forêts des nuits magiques  
Achevez les soulas des voies lactées tragiques !

Maquignonnant l'absurdité, l'homme de foi  
Ardélion débauché, regrettier aux abois,  
Use des vieilles lunes pour forcer l'effroi ;  
Vêtu d'horribles oripeaux dessous l'orfroi,  
Egrène-t-il ses jours en allant de guingois !

Empourpré des afféteries du déshonneur  
Trépignant de superbe et fier patelineur.

Adieu, piété sacrée ! adieu, serments de feu !  
Un peu de sang pour l'art, quelques os pour l'enfeu.

Depuis les temps obscurs qui s'éloignent Là-Bas  
Evanouis dans l'or des anciens mastabas,  
La beauté seule essaie de pardonner la vie  
Assise au paradis, éternelle et ravie.

Je meurs d'avoir un jour osé sur ses cheveux  
Un baiser ruisselant de féroces aveux.  
Sans répit, mon esprit supplicié vagabonde  
Que j'aime et que je hais sa bouche de poison :  
Urne étrange d'abord et puis cachot immonde,

Alchimique ciboire de la déraison

Uranophore plaie jetée parmi le monde ;

Pâlissant, je le vois qui se voit regarder...  
Oppressé par le sang des noires vérités ;  
Ravageuse vision que rien ne peut farder —  
Trouverai-je la route des blondes cités ?

Démiurgie de souffrance, ô rumeur du tréfonds !  
Enchaînant la Vacance de râles profonds.

*Vae soli, vae soli...*, dit le prophète.  
*Ita diis placuit*, — ainsi tu es damné ;  
Nativement perdu, loin de la vie en fête  
À la branche pendu, d'épines couronné.

Demain, c'est le printemps, la saison des beaux jours ;  
Et toi, tu seras là, la fleur à l'agonie.  
La solitude est une vieillesse infinie.

Mourir est si mauvais à l'âge des amours ;  
À mourir pour mourir, on préfère survivre  
Reprendre le chemin dont rien ne nous délivre.

### **Îles du vent**

Elles abritent des rivières de brocart  
Bâtissent un voussoir au galop de l'absence  
Où glissent vers le soir les îlots du hasard  
Et où gravitent des bannières de silence.

Des chevaux de Gauguin se promènent tranquilles  
Parmi les flancs prasins des naines altitudes  
Amis et souverains d'indigènes nubiles  
Leurs songes pérégrins des vaines solitudes,

Pareils à ceux des peupliers des cimetières  
Brillent des feux du sablier de leurs crinières ;

Et du chemin blanchi qui tombe sur la mer  
Moulu par l'anarchie des trombes de soleil  
Je contemple et contourne l'ombre de l'éther  
Puis m'en retourne au temple sombre du sommeil.

**La vraie vie**

Je suis le Grand Nocher d'une armada sans nombre  
De bâtiments de fer aux canons hystériques  
Une flotte d'enfer cinglant sur le dos sombre  
De la poussive mer criblée de coups de triques.

Dans le soir de sirop ignoré par les foules  
Dans l'azur de lingot des typhons en sommeil  
Lancé au grand galop sur les chevaux des houles  
Je cravache le flot vomissant de soleil.

J'engloutis les jetées sous des trombes de flammes  
Et mes noirs bataillons écrasent les cités ;  
Les tourbes hébétées à la vue de mes prames  
S'enfuient sous les haillons des vieilles vanités.

## F r é d é r i c   B o u r g e o i s

---

C'est assez incroyable, mais à chaque fois que ça arrivait, elle savait ce qui allait suivre.

Elle habitait seule, dans une commune plutôt aisée. Elle vivait seule donc, et attendait sans se presser que l'Amour daigne la toucher. Elle travaillait quand elle pouvait, voyageait un peu, déambulait d'une ville à l'autre. Elle avait un joli visage et des goûts tout aussi attrayants. Ses yeux disaient beaucoup. Elle sentait bon d'une odeur surannée. La pièce centrale de son appartement était peinte d'un vert sombre que seule une lampe tournée contre le mur réveillait. Dans un coin, un vieux cactus récupéré sur un tournage animait l'appartement d'une nature morte.

Un peu plus loin, il y avait d'autres immeubles et, dans ces autres immeubles, d'autres personnes. D'autres filles, comme elle, la petite trentaine, à attendre que quelque chose se passe. Une personne, dans ses immeubles, avait même un chien. C'était une bête calme et docile. Elle avait le poil sombre comme ses yeux et le caractère doux comme ses poils. Elle n'aboyait que rarement.

Un peu plus loin, au bout de la rue, en fait, il y avait un hôpital. Et à chaque fois que le chien se mettait à hurler, elle savait que quand il s'arrêtait, une ambulance passait.

Il était chef du rayon poissonnerie dans un supermarché de la région. Et il aimait à rappeler avec un agacement symptomatique à quiconque voulait l'entendre que dans la locution nominale « chef du rayon poissonnerie », il y avait le mot « chef » et que personne, non, personne, ne lui enlèverait cette fierté.

Certes, il vendait du poisson. Mais il était le seul à décider quel poisson serait vendu dans la journée et quelle quantité de crevettes il fallait commander au fournisseur. S'il avait décidé qu'il en fallait quinze kilos, il les lui fallait dans les vingt-quatre heures. On s'en doute, il ne pensait certainement pas au petit Japonais, seul, dans sa cave, qui décortique les crevettes qu'il a reçues d'Europe, dans des conteneurs glacés, et qu'il devra renvoyer en Europe le lendemain, dans les mêmes conteneurs, que son collègue aura préalablement remplis de nouvelle glace pilée et de sel.

Elle, bien entendu, ne s'était rendu compte de rien. Lui était là, comme si elle l'avait invité inconsciemment. Le gsm dans la poche. Le coup classique. Il l'entendait rire avec son fils. « Non, non, qu'elle disait, on va rentrer maintenant. » Lui, ça lui faisait chaud au cœur. Il ne pouvait pas expliquer. Il trouvait ça mignon.

Elle, elle s'occupait de son fils comme toute maman aurait pu le faire. Elle lui parlait. Elle le prenait dans ses bras. Elle l'embrassait.

Ils étaient liés subtilement, elle et lui. C'était une histoire étrange et personne n'aurait envie d'en parler. Ils s'étaient rencontrés par hasard, alors qu'elle cherchait à se perdre. Il était là. C'est tout. Ils ont parlé. Ils se sont regardé dans les yeux et ils ont dit : « C'est trop tard. » Alors ils ont ri et se sont à nouveau embrassés.

C'est beau, une histoire comme celle-là, parce qu'on sait qu'elle ne vit pas. Parce qu'on sait qu'elle est là sans être et que elle, par exemple, ne pourra jamais dire qu'elle a vu ceci ou cela parce que, dans la réalité de tout le monde, cela n'existe pas.

C'est surtout une histoire de choses qu'on voit et de choses qu'on ne voit pas. C'est une histoire qui est belle parce qu'on ne la voit pas.

On s'est assis en face d'un couple. Ils n'arrêtaient pas de s'embrasser, mais ils se sont un peu arrêtés quand on est arrivés. Ben s'est mis à côté de la fenêtre. Il a relevé ses lunettes de soleil. Ça lui donnait un air un peu mignon comme ça. J'aimais bien. Mais je n'ai rien montré, des fois que. Il avait l'air tranquille. Il me parlait de la garde de son fils, de sa réputation à Dinant qui n'était plus à faire et de sa vie ailleurs qui était toute à faire.

De temps en temps, le gars en face nous regardait. Surtout quand Ben a commencé à jouer avec ses lunettes en parlant. Ben s'est excusé, mais le gars a souri genre pas grave. Je me demande ce qu'il pensait de nous.

On est descendu à l'arrêt suivant. On ne leur a même pas dit au revoir.

Puis Ben est parti rejoindre son pote qui le ramenait à Dinant.

Puis je suis restée là.  
J'aurais peut-être dû l'embrasser.  
Je sais pas.

## Frédéric Bourgeois

Nous étions là, à Florence, et il faisait beau, je crois. Je ne me souviens plus très bien, mais je pense qu'il faisait beau. Nous voulions visiter les Offices. Je voulais voir un tableau de Uccello, je crois. Je ne me souviens plus. À vrai dire, j'ai oublié beaucoup de choses de ce voyage. Je n'ai retenu que les grandes lignes, celles qui m'affectaient le plus. La situation était étrange, mais on faisait avec. Et on allait donc aux Offices. Et on les visite. Et on aime bien, on aime moins. Et puis on arrive à la boutique des Offices. On fait le tour. Et puis je prends une carte. En double. C'est la *Madone à l'Enfant et deux anges* de Lippi. J'ai toujours aimé ce tableau. Je lui dis que la deuxième, c'est pour ma grand-mère. Sauf que c'est pas vrai. Que ma grand-mère, malgré tout l'amour que je lui porte, ne verra jamais cette carte. Qu'elle est en fait destinée à celle qui attend mon retour. Que elle et moi, à Florence, c'est la conclusion d'une relation qu'on traîne depuis deux ans sans jamais oser admettre qu'on se trompe. Que cette carte n'est pas innocente. Que je l'achète devant elle, que je lui dis que je l'apprécie particulièrement. Et elle ne sait pas. Elle m'écoute, elle acquiesce et elle ne dit rien d'autre. Non, elle ne sait pas que elle et moi, c'est fini. Qu'un peu plus tard, on se promènera dans les jardins de Boboli, que le soleil sera toujours là, qu'on regardera la campagne et qu'on fera semblant d'être bien ensemble. Elle ignore même jusqu'à la naïveté de la situation. Je profite de chaque instant. Je jouis en pied de nez.

# D a m i e n   G r o s d e n t

---

## **La petite épouse et la fille aînée**

*Je suis amoureux comme  
le vers l'est de la pomme*

*Le chat GRAIN D'AMOUR*

I

C'est la nuit

Il fait tout bleu d'oiseaux  
Ouvre la fenêtre  
Que s'envolent  
Mes oiseaux en paquets de vingt

II

Chevêche ulule

Les chevelures  
Des cheminées  
Dans mes cheveux  
Leurs mèches veux  
Et je veux les  
Écheveler

III  
Sur l'herbette

Petite bête  
Elle a l'air bête  
Sous l'éther nue

Dieu la bénisse

IV  
Bientôt l'été

J'irai sous l'or éblou  
I des filles blue  
Jeans exquusement insouciantes  
Les embruns d'or des jets  
Leurs yeux perles que j'ai  
Couvées en mes pensées prescientes

J'irai l'été versé  
Dans l'âme converser  
Avec mes jeunes inconscientes  
Sous les arbres des parcs  
Du destin que les Parques  
Réservent à ces impatientes

Et la main dans leurs mèches  
J'irai lorsqu'elles fraîch  
Iront vers la nuit omnisciente  
Et l'ivresse rendra  
L'air soyeux comme un drap  
Et leur volonté déficiente

V  
En mobylette

BANIE Barclay  
J'ai retrouvé ma mobylette  
Tu m'attendais dans le cadran  
Du compte-kilomètres

BANIE Barclay  
Tu vas tes tendres kilos mettre  
Sur le cuir noir d'il y a quatre ans  
Qu'ils font ployer fillette

BANIE Barclay  
On va comme sur des roulettes  
Sur le tarmac d'il y a quatre ans  
Le beau tarmac fillette

BANIE Barclay  
J'ai retrouvé ma mobylette  
Tu m'attendais dans le cadran  
Du compte-kilomètres

VI  
Licence licencieuse

*Tu veux avoir la préférence,  
Berger, au son de ton hautbois ;  
Crois-tu d'Eglé guider encore la danse ?  
Non, c'est le son de ma voix.*

Jean-Philippe Rameau, *Les Fêtes d'Hébé ou Les Talents Lyriques, Troisième Entrée : « La Danse ».*

AMOUREUX d'Lili  
V's avez pas le sens  
D'la pratique au lit  
Pauvre adolescence  
À ma connaissance  
Sans l'odeur d'essence  
Vous seriez jolis  
Amoureux d'Lili  
Je suis au déli  
Re amoureux d'Lili  
Mais c'est un délit  
D'tomber sous les sens  
Amoureux d'Lili  
En toute innocence  
Sur vos tumescences  
Pleurer son absence  
Amoureux d'Lili  
Même sans licence  
J'ai touché Lili

VII

EN tee-shirt elle est chou tu t'shoote  
Rais plus qu'à elle c's'rait chouett' ben ouais  
Comm' dans un film de Greenaway  
J'aimerais que sur une route  
Non loin d'un zoo la nuit soient mortes  
Toutes tes petites amies  
Comme des poupées endormies  
Les yeux ouverts comme la port  
Ière aux effluves s'est ouverte  
Des roses que tu as offertes  
Elle dans le tableau de bord  
Piteuse une jambe brisée  
Un dieu dans le pare-brise et  
Qu'advienne un messie à son bord

VIII

Variations sur les amis d'enfance

Écoute shut your mouth la voix de mes intimes  
Cassée monotone cassée  
Qui bat de l'aile  
Contre les lampes aux cafés

Écoute shut your mouth listen to mes intimes  
Cassés ils marmottent cassés  
Ils ont les ailes  
Clouées au comptoir des cafés

Take a drink shut your mouth listen to mes intimes  
Cassés leurs rêves sont cassés  
Ils ont les ailes  
Coupées dans la glace aux cafés

Take a drink shut your mouth listen to my intim  
Ate friends dans le verre cassés  
Et bois de l'ale  
La nuit au comptoir des cafés

IX  
Pelotonnement

J'ai peur  
La nuit est tressée de serpents  
Qui rampent noirs je me repens  
J'ai peur  
De tous mes crimes  
J'ai peur

Je me repens mais les serpents  
De la nuit noire vont rampant  
J'ai peur  
Vers leurs victimes  
J'ai peur

X

Je suis riche de tout je crains la Némésis  
Gémît un pauvre roi lorsque son monde tremble  
J'adore une chimère Elle and her name is Is  
Lise Apple en toute autre enfant qui lui ressemble  
Ma tendre Iphi m'énerve et le mélange est fade  
Mais elle est bien aimante et m'attire souvent  
Au havre domestique c'est simple émouvant  
La maman qui dorlote son marmot malade  
Tout m'est si précieux le jeu le luxe pheu !

Pourrais-je soupirer comme le fait Cassandre  
Je fume doucement et je pressens la cendre  
Si pouvait exister ne serait-ce qu'un dieu

XI

Ce sont les cris d'amour de la jeune princesse  
Et les moines qui prient Dieux qu'il ne cessent  
Dans leurs cloîtres qu'ils fleurdelisent  
    À ma détresse  
    À mon angoisse compatissent

XII  
Linove l'onirique

Animale beauté tu venais de Linove  
Et je t'avais rasé le crâne par endroits  
Tu étais pâle et rose et plus grande que moi  
Animale beauté tu venais de Linove

Tous les jolis garçons furent jaloux de moi  
Ces vacances d'été quand tu vins étrangère  
Me faire voir rougir ton corps humide et clair  
Tous les jolis garçons furent jaloux de moi

Quelque accident venait de t'enlever la vue  
Tu pleurais sous le pansement pâle morose  
Et mes doux yeux erraient sur ton derrière rose  
Quelque accident venait de t'enlever la vue

En gare de Linove où tu m'es revenue  
La peau fraîche irisée car j'y avais mordu  
Dans l'ombre et le soleil tu ne t'enviras plus  
En gare de Linove où tu m'es revenue

XIII  
Bicycle

Une petite chose  
Déchausse tes bésicles  
Que sur ton nez je pose  
Mes yeux dans de la neige rose  
Je vois des empreintes de cycles  
Tant mieux si tu vois mal  
Parmi la neige catadioptre  
Il circule un bicycle  
Et ça va tourner mal  
Je te perdrai comme le cycle  
Des saisons ma petite myope  
La vie et moi sommes bésicles  
Qui t'empreignent ma vieille

XIV

La belle journée pour être triste  
Je me suis étiré comme un chat  
Sur la saison chère aux coloristes  
Comme m'émurent les entrechats  
Joyeux des cloches équilibristes !  
Nous sortîmes faire des achats  
Puis nous sommes allés voir le Christ  
Chez lui splendide grandiose et triste  
J'aime m'érafler avec le chas  
Des aiguilles de ma camériste

XV

Comme un rideau qui va tomber

Le ciel est bleu cruel  
Sur le canapé de toile écrue elle  
Et moi sommes ravis  
C'est le plus beau jour de nos pauvres vies  
Et je goûte elle lit  
Une orange amère un drame le lit  
Défaut est bleu cruel  
L'orange soleil a bien décrue elle  
Et moi fous à l'envi  
Mangeottons le fruit âcre c'est la vie

XVI

C'était avant le cataclysme  
Elle à la ville aveuglément  
M'aime malgré mon égoïsme  
Elle s'avance aveuglément  
Dans la ville à travers le prisme  
Elle me voit aveuglément  
C'était avant le cataclysme  
L'on pratiquait aveuglément  
En ce temps-là l'équilibrisme

# Joris Iven

## Parchemin/Testament

*Traduit du néerlandais par Bernard Decoene.*

### Bijoux

Lorsque je regarde dans la glace, je regarde dans les yeux de mes filles.

Mes filles ressemblent à la femme qui les a portées.

Tout comme elle elles aiment le noir. Et les longues robes et les bijoux. Elles ont les mains de leur mère. Je ne vois plus mes filles, or je me rappelle que nous nous reconnaissions dans nos histoires. La honte des rougeurs, l'effroi des sueurs froides. Nous étions modestes en ce que nous nous taisions mutuellement. Mes filles parlent une langue que leur nouveau père leur a enseignée. Elles posent

d'autres accents. Or elles portent encore les bagues, colliers et bracelets qu'elles ont reçus de ma mère.

Je me rappelle de mes filles le silence et les embrassades. La honte lors du départ, l'effroi lors des adieux. Mes filles ont mes mains.

Elles se meuvent comme je me meus. Qui me dit que je n'étais pas heureux

ce matin ? Dans les heures matinales mes filles m'ont longtemps dévisagé. Et nous avons échangé des secrets, comme autrefois des petits paquets sous l'arbre de noël.

Comme autrefois.

## Bruges

C'était toujours l'été, nous respirions l'air de la mer et courions  
sur des trottoirs  
à Bruges. Je courais à côté de toi. Je ne te connaissais pas. Je ne  
te touchais pas,  
même pas par négligence. Tu jetais une longue ombre devant  
toi.  
La chaleur faisait fondre l'asphalte. Nous nous arrêtâmes au  
feu rouge.  
Je ne t'ai pas regardée. Nous pouvions entendre notre mutuelle  
respiration.  
Nous poursuivîmes notre chemin en nos ombres  
s'entrecroisèrent.  
Je n'ai pas voulu te suivre, mais je ne t'ai pas quittée non plus.  
Par intermittence l'ombre d'un arbre tombait sur notre ombre  
et réalisai-je combien nous étions petits. Or à chaque fois nous  
continuions  
à traduire notre corps et nos mouvements en une ombre. Nous  
n'avons pas  
parlé, or nous avons secrètement senti notre présence  
mutuelle,  
dans cette rue. Nous avons partagé notre ombre. Nos chemins  
se sont  
séparés, mais nous avons embrassé ce qui nous a traduit.

### Chant de Moynalty

Je me trouve près du tombeau de Maura et regarde par-dessus les collines. Les collines courbent leur côté dans Moynalty et se sont couchées très près l'une de l'autre pour conserver des générations de secrets. Le lierre grimpe aux arbres à Moynalty et les arbres étendent leurs branches sur les collines. Ils protègent les morts à Moynalty. Les nuages pendent lourds au-dessus des collines, les prés et les champs. Les nuages pèsent sur Moynalty. Les morts se tiennent à l'abri et peuplent les maisons abandonnées de Moynalty. Ils parlent avec les vivants et mangent dans leurs assiettes à Moynalty. Les maisons ont une dignité égale à celle des arbres de Moynalty. Elles hébergent les morts et les morts vivent à Moynalty. Je me trouve près du tombeau et pince dans tes mains, et dans ceux de ta mère, Maura, à Moynalty.

## Huit heures

Très souvent je me suis assis au bureau à huit heures.  
J'ai allumé la lampe. Je me suis penché sur la feuille blanche  
et les mots dansaient devant mes yeux. Très souvent  
j'ai alors pensé à de grands exemples. À Isaac Babel,  
par exemple, qui écrivait qu'aucun fer ne pouvait  
transpercer d'une manière aussi glaciale un cœur  
humain sinon un point placé au moment exact.  
Ce genre de phrases me venait à l'esprit et je ne mettais rien  
par écrit.  
J'ai voulu me lier à tout, or point à une femme,  
une maison, une forme. Alors je pensais, continue, ne  
t'appesantis pas,  
ne traînasse pas. Le temps est passé bien vite depuis huit  
heures,  
lorsque j'allumai la lampe et vins m'asseoir ici. Je ne lus, ni  
ne parlai. Avec qui parlerais-je entièrement seul dans cette  
maison ?  
Très souvent j'ai pensé que la parole non prononcée  
pouvait réaliser plus que l'acte le plus puissant. Or quelle que  
fût  
la force dont je trimais, je n'ai jamais écrit une seule ligne  
qui sût que j'existantasse. Très souvent j'ai voulu me lever et me  
livrer à la vie. Parfois le courage me manquait à cet effet,  
une autre fois j'avalais ma crainte. Mais j'ai toujours  
éprouvé la vie comme lassante ; point l'écriture.  
Quelquefois tout devenait soudain clair au-dessus d'une  
feuille. Pour ce moment unique je me suis assis des heures  
au bureau. Car chaque fois que j'ai vécu, je me suis  
dépassé moi-même. Je levai la tête et il était huit heures.

## Soliloque

J'ai aujourd'hui tant de raisons pour que tu me manques, ma sœur.  
Je pourrais t'accuser, or je ne le fais point parce que je sais quelle voie j'ai suivie moi-même et combien les limites m'ont attiré. C'était un jour de février, comme aujourd'hui. Il faisait frais, du brouillard était suspendu. J'entrai dans la chambre et tu étais couchée sur le banc. Ton visage était froid, tes bras gisaient à côté de toi. Ceci aurait pu arriver chaque jour. Tous les soirs nous avions peur de la nuit, tous les matins nous craignions le jour. Tout a son époque, comme tu le savais. Le feuilles tombent lorsque vient leur époque de tomber. Or toi tu as anticipé ton époque. Tu as violé les lois de la nature, et ce qui est plus grave, l'accord tacite que nous avions. Nous résisterions ensemble, quelque obscures et sinueuses que fussent les voies que nous empruntons. Nous nous sauverions mutuellement à tout moment, or je n'ai pas pu te retenir. Chaque fois que quelqu'un te quittait, tu voulais quitter le monde entier. Ainsi que père voulait un jour jeter ta poupée par la fenêtre, ainsi tu te jetas hors de la vie. J'aurais pu tout te pardonner, mais point cet acte parce qu'il est tellement irrévocable. Tu me manques. Ton visage me manque, tes bras, tes cartes d'anniversaire. Et je t'accuse aujourd'hui, parce que tu nous quittas comme personne ne t'a jamais quittée.

## N o t i c e s b i o - b i b l i o g r a p h i q u e s

Alexis Alvarez Barbosa est né à Namur en 1980. Il a vécu en Espagne, a travaillé aux universités de Valence et Louvain-la-Neuve. Il a fait un mémoire sur Borges et un autre sur Juan José Saer. Il est aujourd'hui enseignant. Ces poèmes sont les premiers qu'il publie.

André Balthazar est né le 7 janvier 1934, à La Louvière. Il a fait des études de Philologie romane à l'ULB. Il crée en 1957, avec Pol Bury, le Daily-Bul, revue et éditions. Poète et critique, il a publié une trentaine de recueils de la *Personne du singulier*, orné par Pierre Alechinsky, en 1963, à *Balivernes*, dont nous présentons ici de larges extraits et qui paraîtra prochainement.

Frédéric Bourgeois est né en 1980. Il s'installe à Bruxelles en 1998. Études en traduction et communication jusqu'en 2006. Aujourd'hui, il est professeur d'anglais et assistant administratif et de production au sein d'une compagnie de danse. Vague projet musical avec Ambroise.

France De Beck est née à Virginal (Brabant Wallon) en 1961. Elle a une formation de biologiste et vit actuellement dans le Hainaut. Ce texte est sa première publication.

Laurent Demoulin est l'auteur de *L'Hypocrisie pédagogique* (pamphlet, Éditions Talus d'Approche, 1999), *Ulysse Lumumba* (contes poétiques, Éditions Talus d'Approche, 2000), *Filiation* (poèmes, Éditions Le Fram, 2001) et *La Salle de bain. Revue de presse* (critique littéraire, Minuit, 2005). Les poèmes publiés ici paraîtront en 2008 au Tétrras Lyre au sein d'un recueil intitulé *Trop tard*.

Damien Jacques Grosdent est licencié en communication de l'Université de Liège, où il présente, en 1993, son mémoire de création *Le livre d'Esther*. Il vit à Liège et publie ici pour la première fois une suite de poèmes extraits de *Biblion*, œuvre

## **Notices bio-bibliographiques**

---

polymorphe et totale qui reprend ses écrits entre 1981 et 2003. Signalons que *Biblion* est à la recherche d'un éditeur...

Joris Iven est né le 25 janvier 1954 à Diepenbeek. Il a étudié les sciences économiques, la sociologie, l'espagnol et l'écriture de scénario. Il a été critique de poésie pour *Het Belang van Limburg* et a collaboré aux revues littéraires *Letters* et *Deus ex Machina*. Il a traduit des poètes du monde entier. Joris Iven a publié plusieurs recueils de poésie et participe à de nombreux festivals. Les extraits donnés à la revue *Le Fram* proviennent de *Parchemin/Testament*.

Vasile Petre Fati : né le 13 octobre 1944 à Constantza, mort en novembre 1996. Volumes de poèmes : *Vue à midi*, 1975 ; *Fraises en novembre*, 1978 ; *Le Paradis en fer*, 1980 ; *Les Détails*, 1984 ; *Photo avec un chien loup*, 1996. Il a publié aussi des volumes de prose (nouvelles, romans). Premières traductions en français d'un poète renommé et secret.

Guillaume Rodien est né dans les années cinquante d'un siècle passé à Alès. Après de longues années d'errance et de mendicité en Inde et dans l'Asie, il s'installe à Marseille. C'est seulement depuis 2005 qu'il cherche à publier ses textes, dont le long poème *Vae Solis* dont nous publions trois extraits.

René Swennen, romancier, conteur, dramaturge et avocat, est né en 1942. Il a obtenu le Prix Rossel en 1987 pour *Les Trois Frères*. Il est également l'auteur des deux pamphlets *Belgique Requiem*. Il publie dans *Le Fram* pour la seconde fois.

## L e F r a m

---

### Sommaires des quinze premiers numéros :

• **15** • Jan BAETENS – Franz BARTELTT – Laure CAMBAU – Jacqueline DE CLECQ – John FENOGHEN – Véronique JANZYK – Eva KAVIAN – Flor LURIENNE – Gisèle PRASSINOS – Vincent THOLOME • **14** • Fabrizio BAJEC – Laurence BOSMANS – Rémy DISDERO – Gheorghe GRIGURCU – Andrea INGLESE – Yves LEBON – Ariane LE FORT – Valérie NIMAL – Frédéric SAENEN – Timotéo SERGEI – René SWENNEN – Geert VAN ISTENDAEL • **13** • David BESSHOPS – Thibaut BINARD – Yves COLLEY – Maxime COTON – Frank DE CRITS – Mohamed HMOUDANE – Pierre HUSSON – Michel LAMBERT – Sébastien LISE – Sylvie NEVE – Peter SEMOLIC – Alejo STEIMBERG • **12** • Éric BROGNIET – Carino BUCCIARELLI – Cecilia BURTICA – Frédéric DUFOING – Théophile de GIRAUD – GOKYO – Nora IUGA – Rudy LIPPERT – Pascal LUCION – Dominique MASSAUT – NISSE – Rossano ROSI – Pascal SADIEN – Ivana ŠOJAT-KUCI – Tina STROHEKER • **11** • Ben ARES – Fabrizio BAJEC – Georges CHRISTODOULIDES – William CLIFF – Serge DELAIVE – Anise KOLTZ – Philippe LEUCKX – Antonie MOYANO – Brane MOZETIC – Valérie NIMAL – János OLAH • **10** • George ALMOSNINO – Joël BAQUE – David BESSCHOPS – Didier BOURDA – Gabriel FERRATER – Patrick FRASELLE – Luis GARCIA MONTERO – Günter KUNERT – Tamara LAÏ – Pascal LECLERCQ – François MONAVILLE – Olivier SAUSSUS – Gabriel TORNABENE • **9** • Thibaut BINARD – Roland COUNARD – Mathieu HILFIGER – Frédéric-Yves JEANNET – Caroline LAMARCHE – Raphaël MICCOLI – Siska MOFFARTS – Hélène MOHONE – Charles PENNEQUIN – Pierre PUTTEMANS – Julie RAHIR – André ROMUS – Juan SERAFINI • **8** • Constantin ABALUTA – William CLIFF – Daniel DE BRUYCKER – Paul DE TROY – Marie ÉTIENNE – Henri FALaise – Anne-Lise GROBETY – Hilde KETELEER – Joseph ORBAN – Pier Paolo PASOLINI – Laurent ROBERT – Pedro SERRANO – János SZENTMARTONI • **7** • Perlette ADLER – Olivier COYETTE – Russell EDSON – Amari HAMADENE – Jacques IZOARD – Tamás JONAS – Manuel SCHMITZ – Eddy VAN VLIET – Carmelo VIRONE – François WATLET • **6** • Fabrizio BAJEC – Béatrix BECK – Sujata BHATT – Michel CONTE – Laurent DEMOULIN – Vincent ENGEL – Jaime GIL DE BIEDMA – Chantal LAMERTYN – Pascal LECLERCQ – Carl NORAC – Frédéric SAENEN • **5** • Olivier ANDU – Jean-Christophe BELLEVEAUX – David BURTY – Ivana CARETTE-SOJAT – Christine DELCOURT – François EMMANUEL – Hadelin

FERONT – HAGGIS – Agnès HENRARD – Alojz IHAN – Denis JAMPEN – Pierre PEUCHMAURD – Pierre PUTTEMANS – Sigrid VERBERT • 4 • Carino BUCCIARELLI – Hélène CIXOUS – Denys-Louis COLAUX – Rodica DRAGHINCESCU – Támas FILIP – Rose-Marie FRANÇOIS – Pierre HUSSON – Caroline LAMARCHE – Nicole MALINCONI – Serge NOËL – Rossano ROSI – Gwenaëlle STUBBE • 3 • Thibaut BINARD – Georges BRASSENS – William CLIFF – Serge DELAIVE – Laurent DEMOULIN – Maria Grazia GRECO CALANDRONE – Frédéric-Yves JEANNET – Nelly KAPLAN – János LACKFI – Antonio MOYANO – Wilfred OWEN – Jean-Marie PIEMME – André ROMUS – Frédéric SAENEN – André TILLIEU • 2 • Nicolas ANCION – Anne-Marie BEECKMAN – Olivier BRUN – Hugo CLAUS – Marie-Claire CORBEIL – Pierre DULIEU – Otto GANZ – Luc LOUWETTE – Christian MARCIPONT – Joseph ORBAN – Laurent ROBERT – Eugène SAVITZKAYA – Yvon VANDYCKE • 1 • Constantin ABALUTA – Carino BUCCIARELLI – Denys-Louis COLAUX – Serge DELAIVE – Slaheddine HADDAD – Frédéric-Yves JEANNET – Pascal LECLERCQ – Karel LOGIST – Carl NORAC – Rossano ROSI – Frédéric SAENEN – Vincent SMEKENS – Anne-Lou STEININGER.

### Les Éditions Le Fram ont publié :

*Pièges d'air* \_\_\_\_\_ de Jacques Izoard  
*Je n'aime que rester* \_\_\_\_\_ d'Antonio Moyano  
*Poèmes en attendant le mauve* \_\_\_\_\_ de Michel Delaive  
*Passé la Haine et d'autres fleuves* \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_ de Rose-Marie François  
*Filiation* \_\_\_\_\_ de Laurent Demoulin  
*Approximativement* \_\_\_\_\_ de Rossano Rosi  
*Aux prises avec la vie* \_\_\_\_\_ d'Eugène Savitzkaya  
*Twee vrouwen van twee kanten / Entre-deux* \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_ de Hilde Keteler et Caroline Lamarche  
*Qui je fuis* \_\_\_\_\_ de Frédéric Saenens  
*Le Troisième Corps* \_\_\_\_\_ de Michel Delville  
*Le Dortoir* \_\_\_\_\_ de Nicolas Ancion  
*La Robe de mariée* \_\_\_\_\_ de Valérie Nimal  
*Le Chas de l'aiguille* \_\_\_\_\_ de Roland Counard

## Équipe rédactionnelle

Serge Delaive, 172, Rue de Joie, B-4000 Liège  
Karel Logist, 54, Rue des Fusillés, B-4020 Liège  
Carl Norac, 269, Rue de la Source, F-45160 Olivet

Adresse électronique : LeFram@gmail.com

*Le Fram* organise aussi des rencontres littéraires  
bimensuelles à Liège ;

Responsables : Marc Lejeune et Karel Logist  
Informations sur le site internet : [www.lefram.com](http://www.lefram.com)

Composition : Gérald Purnelle  
Illustration de couverture : Georg Glaser

---

## Diffusion

La Caravelle, Rue du Pré aux Oies 303, B-1130 Bruxelles,  
[info@sdlcaravelle.com](mailto:info@sdlcaravelle.com)

Les numéros de la revue et les livres sont également en vente  
en ligne sur : [www.rezolibre.com/librairie/](http://www.rezolibre.com/librairie/)

---

Prix au numéro : 7 €.  
Prix de l'abonnement pour 4 numéros : 25 €.  
Pour la Belgique : par virement au compte  
n° 000-3255554-40 de « Le Fram ».

---

Ce numéro est publié  
avec le soutien du Fonds National des Lettres  
et de la Communauté française de Belgique.



# **L e F r a m**

---

**n° 16 printemps – été 2007**

Alexis Alvarez Barbosa	André Balthazar
Frédéric Bourgeois	France De Beck
Laurent Demoulin	Vasile Petre Fati
Damien Grosdent	Joris Iven
Guillaume Rodien	René Swennen

---

*Le Fram*, revue littéraire semestrielle,  
est animée par Serge Delaive, Karel Logist et Carl Norac.

---

ISSN : 1374-4623  
ISBN : 2-930330-24-4

---